

## Hommage à Mezioud Ouldamer



*Rejeté à la fin vers une frontière infranchissable  
Tu as franchi, me dit-on, une frontière franchissable.*

*Des empires s'écroulent. Les chefs de bande  
Paradent en jouant les hommes d'État. Les peuples  
Disparaissent, invisibles sous les armements.*

*Ainsi l'avenir est dans la nuit et les forces des bons  
Sont chétives. Tout cela tu le vis  
Quand tu détruisis ton corps torturable.*

Le poème de Brecht est d'une autre guerre. Mais celle que tu as livrée à la maladie, était, à titre personnel, tout aussi terrible. Car ce que tu as éprouvé c'est le corps rongé par ce que tu as décrit comme « une bête réelle, étrange, qui ne veut qu'une chose : saboter le moindre geste, le moindre élan ». Guerre intestine qui menaçait l'esprit et pétrifiait le désir : « Une froide, glaciale indifférence pour quoi que ce fut », m'écrivais-tu en février, difficilement. Chaque membre de phrase, ajoutais-tu, « me fait passer la sensation corporelle d'avoir pelleté une tonne de sable ». Quand le vivant est à ce point retourné contre lui-même, les solutions ne peuvent être qu'extrêmes. Pour toi. Dont l'esprit subtil et nuancé se portait, se mesurait volontiers, sans concession, à tout ce qui prétendait ou te paraissait limiter, corrompre ou menacer la liberté et ta liberté propre. C'est pourquoi je considère que ton dernier geste est encore, dans les conditions de l'évolution de ta maladie, une affirmation et une défense de la liberté.

« Les chefs de bande paradent en jouant les hommes d'État. » On ne peut pas parler de toi sans évoquer le combat. Le combat politique ou plutôt, comme l'avait titré Simon Leys à propos d'Orwell – deux de tes inspirateurs – *l'horreur de la politique*. Ta passion, parmi bien d'autres, de décrypter l'organisation du grand mensonge, souvent déconcertant ; l'organisation de la dissimulation, de la dépossession. Mais tu savais aussi approuver ou contribuer à telle tentative individuelle ou collective de leur échapper, depuis l'Algérie jusqu'à la ZAD de « Notre Flamme des Landes », comme tu me l'as évoquée il y a si peu de temps, souhaitant « bonheur et grande aventure » à celles et ceux que tu y avais rencontrés.

Ton effort principal, tu le dirigeais contre l'ennemi le plus difficile à détecter et à combattre : celui qui prend le pouvoir aux dépens de celles et ceux dont il prétend défendre la cause. Tu as donc travaillé, dans la suite de l'IS, à « la démolition des idéologies de la liberté ».

Avec ton style à toi. Singulier. Qui n'était pas celui d'un théoricien mais d'un conteur : d'un conteur-critique. Étrange attelage que celui-là : le ton et la truculence du conte dans la critique avec une jubilation qui dépassait tout dans la voix, le visage, le rire, l'anecdote significative.

Tu avais la bureaucratie et les bureaucrates en horreur, à commencer par celle et ceux que tu connaissais le mieux, en Algérie, qui t'ont jeté en prison pendant un an ; et depuis, à l'encontre de ceux qui ont, ici et presque partout, délégué leur *minutie byzantine* à des machines dans toutes les administrations. Je voudrais avec toi rendre hommage à celui qui, il y a quatre jours, a détruit sept ordinateurs au Pôle Emploi de Saumur, à coups de marteau.

Il t'est aussi arrivé, pas très souvent, de déployer ton rêve d'un autre monde. En voici un, tiré de *La Cruauté maintenant*, ton dernier livre :

« Face à la démente de tous les nationalismes, renverser tous les murs de la honte derrière lesquels se réfugient et tirent les ficelles pour leur seul compte des petits seigneurs de naguère, des chefaillons qui ne demandent qu'à manger dans la main vénale de l'OMC. Contre de tels ghettos régionaux, locaux, il faut jouer la dispersion systématique volontaire, brûler partout les frontières, partir en exil, en laissant derrière soi aux seules légumes et plantes de quoi prendre racine, de faire souche. Place à l'anabase permanente, à la flânerie sans contrôle, laissant les amants aller main dans la main, promeneurs solidaires mais libres aussi. Rendre la terre familière à tous ses habitants, où chacun pourra réclamer de vivre en étranger parmi les siens. Recouvrer ainsi l'espace est un acte de simple désaliénation ; celle-ci refait le chemin inverse de l'aliénation, elle exproprie les expropriateurs et rend leur continent aux Amérindiens qui en feront cadeau à toutes et tous alors. Le temps sera trop court pour tous, mais chacun en dépensera beaucoup en paresse, de quoi laisser s'éveiller de nouvelles passions. Par exemple comment donner tout son sens au métissage, en faisant la nique au *melting pot* tiède et sans couleurs, par quel brassage ininterrompu d'égos, quel formidable frottement sous tous les ciels, en buvant quels "vins de vigueur" ! Comment, au lieu des mots "échanges culturels", provoquer des confrontations et des affrontements électriques de hordes humaines, bannir partout le touriste, inaugurer la dérive d'un continent à l'autre, sans autre police que la courtoisie universelle d'homme à femme, la délicatesse d'une espèce humaine réconciliée avec son cœur et son esprit, avec soi, envisageant enfin de sortir de la préhistoire, émancipée de la nécessité et de la débîne monnayables. Fonder un monde où domine enfin le commerce libre à grande échelle, au sens du commerce entre amants qui sont des amis, jouer avec l'amitié amoureuse et l'amour amical. Un monde où, somme toute, il ne sera pas besoin de déshabiller Nicolas pour habiller Tariq, lequel admettra la présence de femmes au conseil où se délibère s'il faut ou non le rosser pour lui faire entendre raison. Rendre grâce à la dame des Trois Conils de ne pas "créer de besoin", mais de voir par exemple si son local ne peut pas accueillir un hammam où des Bretons de passage pourraient venir se délasser et prendre un bain véritable, sans le besoin d'un gant "présavonné jetable". Jumeler Plougastel et Pine Bluff, Arkansas, pour partager le pain tout simplement pétri et cuit par les uns et les autres, à tour de rôle, pendant que le cidre coulera à flot au son de guitares "folk", par exemple. »

Le rêve, donc. Et l'éloge des révoltes lucides. Au fond de tout cela, une volonté farouche d'indépendance, de n'être pas soumis. Dans un tel monde, la véhémence nécessaire se soutient grâce à une intelligence ample et généreuse, mais aussi par quelques « mauvais » côtés explosifs. Il n'y a pas de sagesse vécue aujourd'hui (peut-être toujours) sans une part de folie. Entendez-moi bien ! Une part de réactivité sauvage, comme pour briser un étai. Pour le dire autrement : le léopard vit avec ses taches, et meurt avec elles. C'est la part intenable – voire insoutenable – du caractère. « Buvons au caractère ! » Qui nous tient. Qui nous échappe. Qui ouvre des brèches dans la composition bienveillante ou supposée telle du monde. Qui pousse à l'outrance, quelquefois à l'outrage. Nul n'est contraint d'en approuver les conséquences. Pour tout dire, Mezioud, tu n'étais pas facile à vivre. Mais la diversité de tes amis, ici présents ou absents, montre combien cette vitalité se dépassait elle-même par l'humour, la générosité, le don, la qualité en présence. Pas toujours facile à vivre. Mais la vie a-t-elle été si généreuse avec toi, qui a vu surgir la guerre à l'âge de trois ans et demi. Tu nous as passionnés et fait rire avec les récits de ton enfance : c'était, je le suppose, une manière d'accommoder le passé, d'appriivoiser le souvenir. Comment as-tu surmonté les traumatismes, les troubles et sans doute certaines intensités heureuses pour élaborer cette maîtrise et ce goût des mots et du langage dont tu as fait preuve depuis lors ?

Il ne faut jamais reprocher – là je prêche peut-être pour ma paroisse – aux gens que l'on aime leurs « mauvais côtés », mais en goûter pleinement ce côté non policé de leur être. Ce côté qui donne de l'éclat à un monde qui en manque ou qui en crève. Il y a du travail. Sans toi ce sera plus difficile. Mais il faut le redire : tout ce que tu as accompli, tes mots savoureux et même tes sarcasmes bien sentis, tes travaux pratiques (bricolage compris), tes échecs (dont tu aimais qu'ils soient aussi un jeu), ton goût des sens et du non-sens (comme ces fatrasies dont tu m'avais offert un volume), et je n'oublierai pas ces plats que tu préparais aussi méticuleusement que tes livres, tout cela et tant d'autres choses se composeront dans la matière du monde – comme tes cendres dans la rivière et dans la terre – comme une nourriture réellement bienfaisante pour les vivants.

À prolonger infiniment...  
Chacune, chacun, à sa façon.

**Patrick DREVET**  
Le Sécadet, 23 juillet 2017

[<http://acontretemps.org/spip.php?article639>]